

L'histoire inachevée du Petit faucheur

Confiée en 1994 à un objecteur de conscience, Loïc Chavigny, à la rigueur au talent plumeux supposés, cette histoire est restée inachevée. Si le dit historien a bien confirmé le talent d'écrivain que nous lui supposions, il s'est par contre écroulé dans la dernière ligne droite de son marathon historique, prouvant que la rigueur présumée dont nous l'avions affublée pendant ces deux ans de service civil était pour partie surfaite. Il s'est arrêté un beau jour de retranscrire ses cassettes alors qu'il était aux commandes d'un des superbes Mac Intosh de l'époque et que nous lui faisons miroiter quelques centimes de francs de dédommagement. Comble de la malchance, il s'est fait voler ses précieux enregistrements dans son sac à dos. Depuis il a taillé sa route dans de belles aventures artistique et humaine et ne regrette rien.

UNE HISTOIRE DU PETIT FAUCHEUX

CHAPITRE PREMIER

Qui traite de l'importante et pénible tâche d'écrire une histoire du Petit faucheur ou comment on pourrait tout aussi bien filer la soie

Ah, le métier d'historien est le plus beau métier du monde ! Mais c'est aussi le plus dangereux. Car il s'aventure en terrain mouvant, il sautille, hésitant, de souvenir en souvenir comme sur des petites mottes de terre ferme, dans un brouillard de plus en plus opaque. Tout arrive en vrac. L'historien doit recoller les morceaux d'un passé flou, il doit croire en la parole des survivants qui, avec la meilleure volonté du monde, mentent par omission, inventent par bonheur, font un tri subjectif, tuent un feu, soufflent sur un autre.

Malgré ces *a priori* et après m'être penché jusqu'à tomber sur d'étranges hiéroglyphes que beaucoup prennent pour des archives, j'y suis allé dare dare, avec sous le bras mon fidèle dictaphone (que je surnommaï bientôt Sancho), interroger celles et ceux qui ont fait le Petit faucheur. Et je ne vais pas plus longtemps vous cacher la vérité : je me suis trouvé face à des enfants. Oh, ces énergumènes-là ont depuis belle lurette passé l'âge de jouer aux billes, je vous l'accorde. Encore que, si j'en avais eu un sac sur moi... Mais ils ressentirent une telle joie de poser sur la table que je leur dressais un passé encore chaud, qu'ils en tremblaient de tous leurs membres comme à la redécouverte d'un vieux jouet, et que je n'avais de cesse de les remettre sur le droit chemin, c'est-à-dire celui que j'avais tracé pour aller plus vite dans mon travail.

Enfin, plus sérieusement, à tous j'ai posé la même impérieuse question : quelles invraisemblables raisons pousseraient, d'après eux, un homme de constitution convenable et d'esprit correct, à écrire une histoire du Petit faucheur ? Je laisse par bienséance la parole à Michel Audureau, l'instigateur de projet : « Pour savoir où l'on va il faut savoir d'où on vient... on a besoin d'une histoire (...) parce qu'on finit par oublier la vérité des choses : pour les Anglais les Françaises sont toutes rousses et on mange tous des cuisses de grenouille ». C'en est trop, trêve de mensonges ! C'est carte blanche en poche que je me

lance tout de go dans l'historicité.

Comme peut aujourd'hui l'indiquer au passant attentif la plaque de la rue du même nom, les Petit Faucheux étaient, il y a six siècles, une famille d'ouvrier en soie : Jehan, le père, travaillait dur pour nourrir sa femme et ses trois filles. Depuis que la maladie avait emporté son fils, Gauthier, seule Sidoine, l'aînée, aidait à l'ouvrage tandis que les deux petites Isabeau et Toinette babillaient encore. C'est à la faible lueur d'une bougie que, chaque soir, sa douce épouse Marguerite remplissait le grand livre des comptes, un lointain parent, métayer de son état, lui ayant inculqué le rudiment des écritures commerciales. Or, un matin... non, non, non, je vous rassure, nous ne remonterons pas jusqu'en ces temps obscurs. Non, défileront seulement sous nos yeux vingt années, mais c'est déjà énorme, et dont l'épreuve tirée sera plus ou moins nette. Certaines apprises par cœur par les mémoires, d'autres jetées précipitamment aux oubliettes.

Nous ne serons pas seuls dans ce voyage, vous ferez en cette occasion la connaissance de deux sœurs ennemies : la petite et la grande histoire. La première qui constamment caquette et se nourrit du moindre grain de détail, et la seconde qui parle haut comme par sentences.

Mais vite, prenez place... et filons, cela va de soi.

CHAPITRE 2

Où l'on raconte comment les murs eurent des oreilles en forme de demi-fiat et autres bizarreries de la préhistoire

Ce qu'est le Petit faucheur à l'aube lorsqu'un certain Paul Veyssière, en juillet 1975, décide de faire de cette « grange » un lieu de rencontres et de concerts ouvert à toutes formes musicales, sans exclusive : à peu de chose près le même site qu'on peut voir aujourd'hui. Il est au 23 rue des Cerisiers à Tours une salle, aux dimensions démesurément exiguës, tant et si bien que le spectateur des heures originelles, c'est-à-dire celui qui s'asseyait avec audace sur de pleines bottes de paille, partage avec le spectateur contemporain, c'est-à-dire celui qui s'assied avec audace sur de fermes chaises en plastique noir, la même étrange sensation : celle d'avoir, s'il les allongeait, les pieds sur scène (un peu comme des campeurs ont celle d'avoir « les pieds dans l'eau »).

Que dire aussi d'une tenace volonté de proximité ! Jamais démentie puisque les murs n'ont pas avancé d'un pouce, et que l'on compte au dernier recensement 74 chaises, pas une de plus, sans distinction de classe comme à la SNCF. Ce 50 m² de convivialité est d'emblée un écrin aux trois dimensions idéales pour l'épanouissement de ce qu'il y a de plus noble chez l'être humain : sa propension aux réjouissances et son inclination naturelle pour la ribote ; un écrin dont la petitesse prédestinait aux grandes œuvres.

Et d'autant plus qu'il y avait de la grandeur d'âme dans ce que le lieu proposait en liminaire : « c'était la rencontre des intellos et des clochards, c'est tout le moment de 68, c'est-à-dire le refus des classes sociales, refus des différences et le Petit faucheur est très symbolique de cela, avec aussi aucune concession au confort, c'était du foin » nous dit Michel Audureau. Foin des privilèges ! Tous logés à la même enseigne en bois peinte !

Vous aurez noté la timide tentative de donner une fiche signalétique du spectateur. Observons mieux la photo de famille prise par Annie Bruant dans le Ligérien du 28 mai 93 : « Du temps de Paul Veyssière avant 82 c'était déjà un lieu convivial, réunissant de manière harmonieuse étudiants et clodos, dans un cadre rustique : de grandes tables en bois, des livres, une cheminée. » D'un peu plus près comme ils sont attendrissants ses habitants de la préhistoire, ces dinosaures de la révolution, la fougue retombée comme un drapeau en berne, et sagement repliés en retraite près de l'âtre, en communion... mais aube en moins.

Tout aurait bien pu perdurer, car selon certains dires, le Petit faucheur première mouture avait su fidéliser un public et trouver sa vitesse de croisière. Mais en 1981, tandis que la France s'engageait dans une longue période rose, Paul Veyssière quitte le navire pour un autre, désireux d'aller voguer sur d'autres mers. Au grand dam, d'ailleurs des chanteurs locaux qui croyaient la bouée increvable. « J'ai joué plusieurs fois, nous confie Michel Audureau, le groupe s'appelait « Puisque rien n'est fini », c'est certainement symbolique du reste ».

Mais non, Michel, rien n'est fini puisqu'un nouveau propriétaire, Jean-Marc Boutet prend la suite, mais pour faire exclusivement du rock. C'est à l'époque que, à la suite d'on ne sait quel accident, une voiture est venue se ficher dans un des quatre murs. Pourtant c'est bien plus tard, que le quotidien régional de La Nouvelle République écrira, parlant du lieu : « c'est la rolls des petites salles », d'autant plus que selon certaines sources sûres il se serait agi d'une demi-fiat 500, ce qui aurait réduit considérablement l'espace. On y installa « des sièges, beaux mais d'un inconfort étonnant créés par Totem » nous révèle Annie. Un design de choc donc, pour une programmation du même acabit qui échauffait les cœurs, trop sans doute puisque des problèmes de violence entre » autres auraient bouté Jean-Marc hors de ses provisoires murs en 1983.

Pendant ce temps, à l'écart des remous, un infirmier psy se demande s'il a eu raison de choisir cette carrière professionnelle.

CHAPITRE 3

Où l'on raconte comment un plombier s'est déguisé en alpiniste, et plusieurs autres choses, mais vous verrez par vous-mêmes

Alain Berger, puisque c'est aux dires de ceux qui le connaissent bien le nom de notre infirmier psy, vit une époque charnière de son parcours professionnel. Il veut tomber la blouse et tenter l'aventure : ouvrir un restaurant-spectacle. Il se met une quête du lieu idéal, errant de bas-fonds obscurs en pas-de-portes ensoleillés, jusqu'à jeter enfin son dévolu sur une maison au 23 rue des Cerisiers. La place est libre, on vient de mettre les clefs sous la porte.

L'emplacement choisi, c'est maintenant d'un partenaire dont il a terriblement besoin. Et là, cher lecteur attentif, le magnifique et bienheureux Hasard, un des plus sûrs et des plus repérables mécanismes de l'existence, fera une fois encore brillamment son office. L'homme qu'il recherche, mais il ne le sait pas encore, n'est autre que Michel Audureau, qui, entre autres choses nous confiait plus haut sa sympathie pour nos cousins d'Outre-Manche.

C'est donc à lui que je laisse le soin et l'honneur délicat de nous conter l'incroyable historiette de leur rencontre : « c'est un poème. Elles sont belles les anecdotes car c'est le rimmel de la vie. Nous avons une amie en commun, Sylvie Delhommeau. Moi j'étais plombier, plombier au noir, comme il se doit j'étais anarchiste donc noir jusqu'au bout. Dix ans de bons et loyaux services dans le travail au noir. Un jour, je reçois un coup de téléphone, très tôt le matin, d'une jeune fille qui me dit : « j'ai reçu un coup de fil de Sylvie cette nuit, elle allait très mal, j'ai peur qu'elle se soit suicidée, j'ai prévenu mon beau-frère de s'y rendre, est-ce que vous pouvez y aller demain matin pour essayer de rentrer chez elle en force ». A neuf heures j'y vais avec ma caisse à outils, je rencontre ce garçon donc, Alain Berger. On va frapper à la porte : personne. On fait le tour de l'immeuble, et je me mets à escalader la gouttière, j'avais repéré que c'était une fenêtre à l'espagnolette, et j'étais monté avec une truelle dans la poche. J'ai réussi à ouvrir, je suis rentré dans l'appartement et il n'y avait personne... Sylvie était à Paris et se portait pas trop mal. »

Il y avait eu malentendu et quelques jours passèrent. « Entre temps, continue Michel, Alain Berger avait gambagé. Il en avait marre de son métier d'infirmier psy et voulait monter un café-théâtre. Il cherchait un partenaire et quand il m'avait vu monter à cette gouttière, il s'était dit : c'est ce mec-là qu'il me faut, et il ne m'a plus jamais lâché. Il m'a fait croire qu'il aurait un héritage de ses parents qu'il n'a jamais eu, que tout se passerait bien, que le monde serait beau, il n'y croyait pas un seul instant... Je n'ai pas osé lui dire non, alors que j'avais une sainte horreur de cela, pour moi c'était du commerce, c'était du vulgaire commerce et mes idées d'anarchiste me l'interdisaient. »

Mais Alain réussit à persuader Michel, d'autant plus que pour l'escaladeur de gouttières, des travaux de tuyauterie et d'autres l'attendent. Car la « grange » de Paul Veyssière est vétuste et le projet d'Alain ambitieux. Il va s'agir d'aménager de fond en comble une cuisine et d'améliorer les conditions d'accueil de la salle principale.

L'objectif est double : d'une part l'artistique, c'autre part la restauration. Les protagonistes sont au nombre de deux, il va de soi qu'ils se partageront équitablement la tâche. D'un côté Alain Berger, habitué par son métier au monde du spectacle, de l'autre Michel Audureau, habitué quant à lui à grimper au tuyau de poêle : la distribution des rôles ne faisait aucun doute. Et pourtant c'est tout le contraire qui se passa.

CHAPITRE 4

Où l'on confirme que c'est bien en Gaule que l'on créa la recette de la poire belle-hélène

« Nous croyons pouvoir affirmer sans exagération qu'il existe à Tours un grand vide culturel » (extrait du projet de base écrit en 1983)

En effet, selon les derniers témoignages de rares rescapés, toute la ville est occupée par un terrible silence culturel... Toute ? Non. Une petite association d'irréductibles gaulois pointe le nez au-dessus de la torpeur et met du plâtre au plafond de ses pénates pour que le ciel ne lui tombe pas sur la tête.

Qui franchit alors le seuil entre un camp retranché. La cuisine d'Alain permet de tenir bon le siège, tandis que la programmation musicale de Michel divertit les troupes.

Mais tout paraît étrange au visiteur. Il ne rencontre pas de ces fameux repères : le faciès désabusé du fonctionnaire du spectacle ni même le visage transfiguré par l'appât du gain du commerçant.

Écoutons ensemble deux témoignages, le premier extrait de notre entretien avec Anne Denis, dont il est impossible pour l'instant de soupçonner l'importance qu'elle aura dans la suite des événements : « je viens pour la première fois au Petit fauchoux en 1985, comme spectatrice. Je me souviens, c'était la porte en bois, tu ouvrais, tout le monde te regardait parce que ça faisait un boucan du diable (...) Ces gens moi je les appelais les soixante-huitards attardés parce que moi c'était pas du tout mon monde. Et quand je suis arrivé là-dedans, ça m'a fait un drôle d'effet, j'avais vraiment l'impression d'entrer dans un club... c'était vraiment un truc fermé. C'étaient des gens qui avaient milité pendant les années 70, tu avais des enseignants, des syndicalistes... »

Le même sentiment est partagé par un jeune étudiant à l'époque et dont nous reparlerons plus tard, Guillaume Druel : « Manifestement, tout le monde se connaissait, ça m'avait mis hyper mal à l'aise (...) enfin c'était pas un lieu normal. »

Mais aucun ne me démentira : le lieu, tout atypique qu'il soit et surtout porte franchie, proposait toutes les conditions nécessaires à l'intégration. Il donnait après coup l'image d'une contrée conviviale, aux résidents aimables triés à la volée. Et l'on aura vite fait d'oublier la première bouillie de riz collé pour reconnaître, par exemple, l'intérêt qu'il y a à proposer les services d'un restaurant : du commun des spectateurs on fait un commensal.

Et la place faite à l'artistique ? En 1985, Michel tient ces propos, c'est sur Télé 7 Jours : « Nous n'avons pas de message à faire passer. Nous voulons juste ajouter d'avantage de chocolat sur la poire belle-hélène. » La démarche est noyée dans un bain de modestie,, dont l'eau est aussi fraîche que les bonnes intentions de nos « fous associés » comme les appelle encore Anne Denis.

« Les contingences du service et le manque de métier freinent considérablement l'évolution de la qualité de la programmation, qui reste faible » écrira Michel Audureau dans un récent bilan.

Trois ans après sa création et sa déclaration au journal officiel en juillet 1983, l'association entreprend une étude lucide des comptes : l'expérience est stoppée. Alain rend son tablier, tandis que Michel, presque simultanément rencontre Anne.

CHAPITRE 5

Où l'on apprend que le Petit fauchoux « nouvelle formule » est né des prémices d'une histoire d'amour et comment enfin sœur Anne a vu quelque chose venir

Les joues ont rosi, le regard a virevolté et voici ce que l'on peut entendre si l'on veut bien actionner Sancho le dictaphone : « En fait, ce qui m'a fait venir, c'est que j'avais entendu parler de Michel... » Ça y est ! L'aveu est lâché comme une douce bombe, le destin est maintenant aux prises avec le sentiment humain, l'amour est décidément l'une des plus ahurissantes articulations de l'histoire. Il est plus fort que le calcul politique, il fait perdre ou bien gagner des guerres (tout dépend de quel côté on se place). En la personne d'Anne Denis et sans le savoir encore, Michel se découvre une alliée de poids, une Marie Curie en somme !

Anne en faisant irruption dans la vie de Michel, croise Alain qui lui s'en va. Et c'est tout juste au moment où le nouveau patron du Petit faucheur décide d'un refondement total du lieu. Car loin de capituler, il écrit un nouveau projet qu'il choisit d'axer plus spécifiquement sur le « culturel », la partie restaurant disparaissant au départ d'Alain, comme le mouton suit son berger.

Dans la préparation d'un nouveau pari, Michel sans bien qu'il ne pourra pas faire cavalier seul. Et n'est-ce pas l'idéale partenaire que cette étudiante en formation d'assistante sociale à qui il ne s'est pas fait prier pour conter fleurette ?

Mais l'heure de déflorer pâquerette a passé, trop vite peut-être, et il est temps alors de parler d'autres choses plus sérieuses, car on distingue déjà, malgré les brumes de l'aube, d'impressionnants obstacles, comme des moulins à vent épars sur le chemin qu'il faudra parcourir.

À projet nouveau, il faut des gens nouveaux. Et bien soit répond Anne, en sortant de sa poche comme par magie un carnet d'adresse qui n'est autre que le sien, puisqu'elle ne sort jamais sans ; et c'est la valse des noms. Une liste est dressée.

« Anne ramène un premier pool de copains, la première frange des relations de Anne, qui ont ramené un autre pool de copains ». Je vous invite d'ailleurs à suivre dans le chapitre suivant la première phase du championnat où la poule A et B vont se rencontrer, non sans avoir avant demandé à Anne Denis si elle n'avait pas tout simplement créé le Petit faucheur : « c'est vrai j'ai apporté le ferment (...) mais je ne crée rien, je propose une idée, et une idée est intéressante que si quelqu'un sait la transformer ». Ceci pour clore la métaphore sportive.

CHAPITRE 6

Qui traite en substance de ce qui a réuni ceux qu'on trouve aux premières marches de l'escalier

C'est chez un Breton, Didier Legouzouguec, qu'a lieu la réunion constructive de la nouvelle association. Nous sommes en juin 1986, dans un appartement situé rue Dessaix à Tours. Pour commencer, cher lecteur attentif, je demande un peu de silence pour pouvoir procéder à l'appel. Sont présents : Jean-Charles Thélot, Elizabeth Tessier, Lysiane Sergent, Sylvie Delhommeau (qui se porte à merveille), Marie-Thé Clair, Jean-Baptiste Réchard, Didier Legouzouguec, Robert Verrière, Marilène Rousteau, Guy-Michel Bertrand, Anne Denis, Jean Audureau, Michel Audureau et Christine Fouriol.

Par la composition de ce gouvernement (le premier de toutes nos républiques à respecter un quota hommes/femmes d'une équité exemplaire), annoncé une ère nouvelle. Ce que les plus éminents historiens ont appelé « l'ère du bénévolat ». Celle-ci va durer trois années, de 86 à 89 et l'on dira d'abord de ces pionniers du café-théâtre qu'ils avaient une moyenne d'âge de 27 ans. Élément de l'histoire apparemment anodin, mais qui peut entre autres expliquer l'audace et la fraîcheur qui vont caractériser les premiers travaux.

Replaçons-nous succinctement dans le contexte, humons une particule de l'air du temps en compagnie de Jean-Charles Thélot, le premier sur la liste : « Tous ces gens-là avaient en commun développé une même image : c'était l'époque du film « Escalier C » avec Robin Renucci », le style chemise entrouverte sur une cravate un peu dénouée. « Les filles s'habillaient très bien, nous dit-il encore, on était un peu en réaction à l'époque baba-cool ».

Michel Audureau descend l'escalier C, et va d'instinct savoir s'entourer, selon sa propre expression, de « gens qui avaient des compétences un peu particulières, qui sortaient un peu de l'ordinaire, pas la personne qui bosse dans une administration, tout à fait ron ron, et qui compte ses heures. »

À ces hommes et ces femmes, ces aventuriers de l'arche retrouvée (ou qu'il faut reconstruire), Michel propose un projet fou, pour lequel il faudra attendre le chapitre 8. Un projet, puisqu'il en faut un, dont les modalités resteront en arrière-plan, et n'entreront pas en ligne de compte dans l'engagement des troupes. Car c'est l'esprit qui séduit, ce sont les frissons annoncés qui stimulent et des raisons personnelles en sus qui feront parfois la différence : « Je crois que le mec leur a plu » avance Michel avec un brin d'humour. « Ils avaient besoin de rêve, ils étaient déjà sur une fin de leur parcours professionnel. »

« Je crois qu'on ne s'investit pas par hasard, nous confie à son tour Jean-Charles Thélot, très certainement il s'agissait d'un moment dans mon parcours professionnel où je voulais changer et rebondir sur autre chose, et ça, ça me le permettait ». Et le même Jean-Charles d'ajouter : « J'ai cru retrouver des possibilités de motivation que j'avais eu bien des années avant dans un autre cadre, celui d'un militantisme politique que j'ai fait pendant une dizaine d'années (...) À l'intérieur de cette démarche militante ont pu s'intégrer des démarches individuelles, des stratégies personnelles. C'est vrai que Michel, moi, mais aussi Lysiane et Sylvie, on arrivait pas loin de la trentaine, on avait eu des responsabilités diverses et variées, et on se trouvait là dans un endroit où on pouvait prendre des responsabilités, les gérer, on retrouvait un certain gain personnel. Des gens ont trouvé au Petit fauchoux un champ d'application à ce qu'ils sont devenus aujourd'hui ».

Mais une majorité des bénévoles accepte l'aventure pour ce qu'elle propose d'apporter en richesse humaine et d'exaltation. « On voyait autre chose, ça nous transportait, et c'est vrai que c'est lié à la personnalité de Michel, c'était une locomotive, nous on était des wagons et on trouvait notre compensation comme cela », ajoute Anne Denis, qu'on surnomma plus tard bonnemie, puisqu'unie par les liens du concubinage au grand chef gaulois. Elle est, on l'a vu, la personne par qui tous ou presque ont transité, et comme qui se ressemble s'assemble, ne soyons pas étonnés de compter au nombre des ingrédients du nouveau cocktail Petit fauchoux, maints travailleurs sociaux qui, las des vicissitudes du métier, trouvent en les tâches qu'on leur propose un puissant dépaysement : « Le social, c'est vrai, ça tend pas à rêver » conclut Anne par un soupir.

CHAPITRE 7

Où l'on dit comment le Petit faucheur a fait un nid parfait et charmant pour une ribambelle d'assistantes sociales

Il y a dans le groupe qui s'est formé, en son sein comme des ferments lactifères, les trois quarts qui s'apparentent au même milieu professionnel : « le contexte culturel de ce noyau c'était l'école d'assistante sociale » confirme Jean-Charles, qui fut une des rares exceptions à la règle, puisque géomètre de métier.

Ces travailleurs sociaux vont marquer de leur empreinte les premiers travaux de la nouvelle association. Forts de leur méthode qui a fait ses preuves dans le social, ils vont tenter mais sans le moindre dessein ni même une réelle détermination, mais plutôt le plus naturellement du monde et peut-être aussi par pur réflexe, de l'appliquer au culturel.

Cela aura pour effet de donner une couleur particulière au lieu, une senteur différente : « Le social a donné une image plus humaine au Petit faucheur, par rapport aux autres salles, ça lui a permis de trouver sa place, d'avoir une originalité. Ça lui a donné une certaine dimension... plutôt que de faire un « truc » de consommation. » se souvient Anne Denis.

Il s'est agi et on a eu besoin très vite de réfléchir sur la place de la culture dans la société et surtout sur sa façon d'être vulgarisée, et mise à la disposition de la population. Loin donc de ses penseurs l'idée de jeter en pâture au public déjà beaucoup sollicité une programmation supplémentaire, sans l'avoir établie en fonction de paramètres sociaux qu'ils se proposent d'analyser.

Ils ne travailleront pas à combler l'espace d'un calendrier. Non, c'est d'un préalable de réflexion dont ils vont s'occuper, nourrissant ainsi l'action au jour le jour du Petit faucheur, qui a besoin de cette garantie intellectuelle. Ainsi, d'amont en aval, c'est-à-dire des bénévoles à Michel, le cours des idées ira apparemment sans heurt : « Nos formations, dit Anne Denis, faisaient qu'on avait plus envie de rigueur, mais ce qui était important surtout c'est qu'on était à l'extérieur, on recadrant, tandis que lui trop dedans, il ne voyait pas (...) Tout le monde y trouvait son compte. En même temps, quand il avait une idée, il n'allait pas en changer, mais ça ne nous dérangeait pas parce que le temps qu'il fallait pour gérer les projets on ne l'avait pas, que quelqu'un les gère ça nous transportait ».

Mais il fallait un bon prétexte et surtout de véritables cadres institutionnels pour légitimer les rendez-vous gastronomiques qu'étaient d'abord les réunions de travail. Le projet de Michel répondit parfaitement à cette attente, puisqu'il préconisa la mise en place d'un certain nombre de commissions, que j'aurai plaisir à vous détailler dans le chapitre suivant, c'est-à-dire le chapitre 8.

CHAPITRE 8

Qui traite de la méritante aventure qui consistait à « former un public de sa

naissance à sa mort »

« Et encore une belle phrase de Michel Audureau, qui n'arrête pas d'en sortir des comme ça. Il les comprend cinq ans plus tard, et quand il les comprend, il les enlève en général ! » profère l'homme en question, avec la lucidité d'un commentateur sportif.

Oui, cher lecteur attentif, cet homme au moral désespérément au beau fixe, cet homme gouvernant inlassablement sa barque à contre-courant des modes, cet homme-là donc, rêve d'un lieu qui soit celui d'un rendez-vous œcuménique. Il paraît même qu'il aime bien discuter avec les curés...

Aux yeux de cet homme-ci toujours, l'ennemi public numéro un c'est l'exclusion sociale. C'est à devenir paranoïaque : elle est partout, offre de multiples visages, sort dans la rue sous les plus innocents déguisements, elle s'infiltré partout donc et jusqu'au cœur de ce qui devrait dans une société symboliser le plus nettement la liberté d'épanouissement de la conscience humaine : l'accessibilité à la culture.

Qu'à cela ne tienne ! C'est justement dans cette terre que Michel a choisi de semer. Il a un vœu pieux : celui de « ramener tout le monde dans le peloton ». Déjà dans les statuts de la précédente association, on pouvait lire : l'idée est « de promouvoir les formes novatrices du spectacle vivant auprès de toutes les tranches d'âge de la population ». À cette bonne intention d'abord non suivie de faits, Michel va donner les moyens de se concrétiser, histoire de ne pas encore revenir bredouille de la chasse. Il crée quatre commissions dont je voudrais vous donner les noms et le contenu :

La commission Enfants, dont l'objectif est de préparer un public pour l'avenir. La commission Jeunes qui aura pour but de maintenir une sensibilisation à la culture en général et au spectacle vivant en particulier. La commission Adultes, pour amener un public à une démarche culturelle de qualité sans concession à la facilité. Et enfin, la commission Retraités qui tentera de maintenir une pratique culturelle auprès d'une tranche d'âge qui tend à l'isolement.

Ces lignes extrait du projet, sont les sillons d'un long labour qui a le goût d'une sympathique gageure, avec un peu du sel de l'utopie. Mais on y tient, et on baptise le projet : projet inter-âge, ou encore intergénérationnel pour les amateurs de néologisme. C'est en tout cas l'occasion pour certains des protagonistes et surtout pour Michel de mettre en pratique des idées particulièrement anti-commerciales que l'observation des différentes autres tentatives culturelles renforçait : « former un public parce que la majorité des salles pensent le public en termes de consommateurs en non en personnes capables d'évoluer. (L'écho De Touraine, 21/10/88).

Au premier regard, ça a tout l'air d'un caprice universaliste... Mais tous s'inscrivent en faux : d'abord parce qu'il fallait bien un projet pour relancer la machine après l'échec du restaurant/spectacle et le départ d'Alain Berger ; ensuite parce que la définition de ce projet aura son importance dans sa reconnaissance par les élus, dont ce qui devrait être le principal objectif est justement de satisfaire l'ensemble de leurs administrés, en reconnaissant à chacun d'eux une singularité. Enfin, parce que certaines composantes de cette étonnante exhaustion vont donner lieu à la réalisation de brillantes entreprises, dont l'exemple le plus significatif est sans nul doute la création en 1989 d'une nouvelle association que l'on nomma « Enfants-Phare ».

CHAPITRE 9

Où l'on dit assurément comment une des quatre commissions connut un réveil en fanfare

C'est d'après les plus éminents historiens, les débuts d'une période noire comme la peste, pendant laquelle une panique énorme s'empara des habitants de Tours. Et de tous sans exception, de 7 à 77 ans. Aucun d'eux n'osait mettre le pied dehors. On commença à se sentir traqué, s'attendant à voir surgir au coin de chaque rue un membre de l'équipe du Petit faucheur brandissant un programme ou une carte d'adhérent.

L'équipe de bénévoles fit preuve du plus cruel harcèlement culturel, n'épargnant personne. Seuls les chats et les chiens dormaient encore sur leurs deux oreilles. Elle alla jusqu'à hanter les couloirs des crèches et des écoles maternelles, car s'attaquer aux enfants ne lui faisait ni honte ni peur. Ah, la bougresse ! L'enfant, le Petit faucheur le cueillait à la descente du berceau, le guettait à la sortie du parc. Quelle impudeur ! Et dire que s'est sous couvert d'un travail socioculturel que se perpétrait les plus incroyables !

Car voici ce que plus concrètement les agissements des membres de la commission Enfants, qui avaient à l'époque de la pâte à modeler sur la planche : en outre le travail de réflexion qui devait répondre à certaines questions comme celle-ci : « Qu'est-ce qu'on veut développer chez l'enfant ? », ils produisirent un travail de sensibilisation : nombreuses démarches auprès des centres de loisir, des écoles, des foyers, les premiers listings, etc...

C'est Michel Audureau qui s'occupe de la programmation en collaboration avec les spécialistes de la Fédération des Œuvres Laïques de Tours (ou la F.O.L. pour les intimes).

Le crime est parfait : dès sa mise sur les rails, le projet prend de la vitesse. « Ça rentre directement dans une logique d'action culturelle municipale, parce que ça touche beaucoup de monde et qu'une mairie peut établir un discours théorique là-dessus : l'action sur les familles, etc... » nous explique Jean-Charles Thélot, le « politique » de la bande.

Dès 89, la commission se change en association. C'est Charly Audureau qui trouva le nom : « Enfants comme enfants, et Phare comme phare ! » s'entend-il répondre au téléphone. C'est la suite logique d'un travail sérieux et cadré, et c'est peut-être un des plus beaux bébés du Petit faucheur. On entend son babil dès le mois d'octobre : le premier spectacle est un concert des remarquables Imbert et Moreau (inventeurs de la formule : « on peut amener ses parents »). Puis c'est une longue série de manifestations devant à chaque fois un parterre de 200 enfants, organisées, affluence oblige, dans la salle Jean de Ockeghem.

« Enfants-Phare vole de ses propres ailes... C'est la politique du Petit faucheur que de tenter des expériences et d'être ainsi à l'origine de nouvelles structures. Une vocation de laboratoire culturel, en somme. » peut-on lire dans le magazine municipal d'informations en novembre 1990. « Un laboratoire qui expérimente des idées nouvelles, les porte à maturité et ensuite les exporte ailleurs » selon les propres termes de Michel Audureau.

Les enfants sont évidemment le public de demain, celui qui viendra peut-être user ses fesses de culotte sur les bancs du Petit faucheur devant un concert de jazz, ou bien encore celui qui, beaucoup plus tard, se rendra plus fébrilement au même endroit pour goûter au son d'un accordéon. Vous l'aurez compris, il s'agit de ratisser large !

CHAPITRE 10

Où l'on est plutôt stupéfait d'apprendre que papy persiste à faire de la résistance

Si les personnes âgées se tapissent, c'est pour échapper à l'obstination des membres du Petit faucheur. Car sans aller jusqu'à les taxer de gérontophilie, ces personnes en question créent chez eux la convoitise, cela dans la plus saine honnêteté morale, il va sans dire. La démarche est toute neuve en France et le discours est simple, mais c'est ce qui fait sa force : « permettre à une pratique culturelle de jouer son rôle d'intégration sociale auprès d'une population ou d'une tranche d'âge qui par la spécificité de ses problèmes se trouve mise à l'écart de la vie culturelle ».

Oui, pourquoi faudrait-il qu'avec l'heure de la retraite sonne aussi celle d'une mort culturelle ? Bon, c'est vrai, l'oreille a d'avantage besoin d'être tendue, l'œil couvert de vitres de plus en plus épaisses et le fessier mieux épousé par les fauteuils... mais la réception du message et les émotions ressenties changent-elles que l'on voit un même spectacle à des âges différents ? Seules peut-être la qualité et la quantité des expériences vécues peuvent un tant soit peu changer la perception et l'analyse des choses.

Un simple constat : il régnait, et règne encore, une discrimination culturelle importante et d'autant plus insupportable qu'elle touche au plus sensible de la dignité humaine : la quête de soi, ou plus concrètement au plus vital qui est l'accès à la beauté des choses. L'âge ne doit pas se transformer en une prison dorée, et c'est souvent en voulant s'abriter, se réfugier derrière des prétextes de vieillesse que l'on oublie que les joies de vivre sont toujours à portée de main, pas plus éloignées qu'avant. « Il faut balayer la connotation péjorative de vieux. Ceux qui se moquent aujourd'hui de ces gens-là se moquent d'eux-mêmes » tranche Michel.

La population mondiale vieillit, les plus éminents démographes tirent la sonnette d'alarme : il est prévu dès le début du vingt et unième siècle ce qu'ils appellent déjà le « papy boum ». « France, ta jeunesse fout le camp ! » s'écrie Loick Gicquel dans un article de la Nouvelle République publié le 25/02/88. « Depuis quelques années les statistiques rappellent pour alerter les bébés. Ou ce qu'il en reste » ajoute-t-il bouleversé.

Une explosion de nos chères petites têtes blanches, il va bien falloir en tenir compte. La situation est grave, le Petit faucheur prend alors des airs de cathédrale : il veut ouvrir tout grand ses portes à tous, et d'abord aux exclus culturels, aux inactifs, à tous ceux que la grosse machine commerciale du spectacle a mis de côté, sans devenir pour autant une cour des miracles.

L'équipe réfléchit au problème des retraités et à leur place dans la société. Elle participe à certaines actions dont un colloque sur le vieillissement placé sous l'égide de

l'Institut Régional des Sciences du Cerveau, où il est entre autres questions du « gym-cerveau », ou comment passer le short aux cellules grises.

Voici ce qui est envisagé : il s'agit de déplacer cette population jusqu'au lieu, démarche risquée dans la mesure où ce qui se pratique le plus communément se limite à des manifestations dans les maisons de retraite, in situ en somme. « Les amener à sortir et à rencontrer l'autre public » nous dit Anne Denis, qui a particulièrement travaillé à cette commission, « et cela au moins une après-midi tous les quinze jours ».

Mais le projet intergénérationnel, plein de l'ardeur des bonnes causes, et qui voulait en gros en finir avec l'excès de compartimentage culturel que l'on connaît, va vite périliter. « Maintenant avec les années, je crois qu'on était un peu des gamins. C'est très net parce que c'est pas comme cela qu'on fait. On n'arrive pas avec un nouveau projet, clefs en main, en disant aux personnes âgées : vous allez venir. Si jamais on veut intéresser les clubs, il faut leur laisser une part de liberté, une part de négociation », nous confie Jean-Charles Thélot.

D'autres font un bilan plus détaillé : « Ce n'était pas très facile de les faire venir, ce n'était pas très confortable » nous dit Anne. « C'est aussi un problème de temps, ajoute-t-elle, parce que travailler auprès des personnes âgées, ça demande beaucoup de temps, c'était vraiment du travail à long terme et ce n'est pas payant. Le Petit faucheur avait quand même besoin de subsides et il n'a pas pu axer son travail là-dessus ».

Marie-Thé Clair conclut gaiement : « Je pense que le lieu ne correspondait pas, ce n'est pas l'esprit du lieu. Les personnes âgées sont sollicitées pour plein de choses, on avait même envisagé sur la fin d'aller dans les maisons de retraite plutôt que de les faire venir, on faisait des goûters avec de l'accordéon (...) On voyait pas où ça pouvait aboutir, les repas pour ancien c'est quelque chose d'assez fréquent ».

Enfin, je demande à s'il ne regrette pas la disparition de cette programmation, reconnue comme unique en France, et qui légitima une partie de la subvention municipale et du conseil général. Il répond sans équivoque : « Aucun regret, strictement aucun regret, parce que moi je ne regrette rien. Quand je sème des carottes, je sais bien qu'il faut les éclaircir après, quand je sème des projets je sais bien qu'une partie passe à la poubelle. (...) Pourquoi ne pas leur faire confiance à cette génération du papy boum ? Mais le problème c'est qu'ils vont vieillir, ils vont être souffreteux, on les voit déjà, ils restent chez eux, ils regardent la télé plutôt que de sortir. Nous, on s'est dit, il faut les maintenir en activité, il faut les mettre sous un poumon artificiel et on va les maintenir en survie... Idiotie, idiotie complète ! Et ça on s'en est aperçu après. Erreur d'analyse : on passe ».

CHAPITRE 11

Qui traite de la nature admirable de l'homo benevolus, avec d'autres précisions étymologiques

Espèce rare en voie de disparition, dont les signes particuliers sont une légère poussée d'altruisme cutané, un penchant pour l'indiscrétion saine, c'est-à-dire celle qui consiste à faire siens les problèmes des autres, une tendance plutôt louche à aimer ce qu'il fait, à être peu

enclin à la compétition, et enfin, la fâcheuse manie de répéter sans cesse « je veux bien » ou *bene volo* en latin. Et pour couronner le tout, un ordre de mission presque surnaturelle : un désir profond, qui se change en pouvoir, de bouleverser les choses. « Fonction première : refaire le monde ! » s'esclaffe Marie-Thé Clair.

Vous aurez compris que je parle du bénévole, cette race particulière d'homo sapiens qui n'a pas de lieu de prédilection fixe et dont l'espérance, selon l'avis émérite des plus grands ethnologues, n'excéderait pas trois ans.

Trois ans, c'est ce qu'il a fallu à ces pionniers du Petit faucheur pour jeter les bases de ce qui est aujourd'hui le lieu. De 1986 à 1989, ils vont sévir tout azimut, ne laissant rien au hasard pour lui confectionner la plus belle robe, aussi rapides et aussi efficaces que les petites souris d'un conte bien connu.

« Ce groupe de personnes qu'il y a eu, c'est un noyau qui a fourni le potentiel et la légitimité au Petit faucheur pendant un certain temps. Ça a fonctionné parce que c'étaient des militants. » nous dit Jean-Charles Thélot. Des militants, dans le sens où ils mettaient tout en œuvre avec acharnement pour faire connaître leur salle, et leur investissement s'accompagne d'un aspect quasi ludique : la vente de cartes d'adhérents « était un jeu pour moi » nous confie Anne Denis. « Le côté rigoureux maintenant me fait sourire (...) on s'est tellement pris au jeu » dit en pouffant Marie-Thé Clair.

« Je crois que très vite on voulait être des professionnels et qu'on voulait faire une synthèse entre l'association et l'entreprise. Les années 80 sont les années des jeunes loups aux dents longues avec attaché-case, après les années **70 (indication au stylo illisible sur ma feuille)** ce sont les années « gestion ». Mais on voit très bien qu'on en oublie l'essentiel, c'est-à-dire l'homme ». « La période baba cool révolue, être professionnel c'était une valeur », ajoute Jean-Charles. « Aujourd'hui le fonctionnement du Petit faucheur, c'est un héritage de cette période-là. Il y a eu tout un tas de règles qui ont été mises en place. » dit encore Anne. Elle nous informe même sur l'existence d'un code de déontologie très strict auquel il était plutôt mal vu de déroger : « Il ne fallait pas qu'on s'amuse à critiquer le Petit faucheur en public. Je me souviens un jour quelqu'un avait dit « aux chiotte les boîtes à rythmes » ? Tout le monde s'était réuni en disant : « c'est pas sérieux, quand on fait partie de la structure on a le droit de réserve comme tout le monde, on ne se permet pas de dire n'importe quoi ! ».

Parmi cet héritage laissé par les bénévoles, il en est un qu'ils n'ont de cesse de rappeler à leurs successeurs, un de ces fragiles héritages qui peuvent, si l'on y prend garde, s'étioler avec l'âge, un de ceux qui se résument en un mot, qu'on dit ainsi qu'une formule magique avant d'ajouter un soupir : « Ah, c'était le bon temps ! ». Je veux parler de ce qui fut le maître mot de toute cette époque : la convivialité.

Avant d'aller plus loin, un peu de lexicologie, voulez-vous ? Convivialité : nom commun féminin, viens de l'anglais *conviviality*, qui vient du latin *convivialis*. Il est formé du préfixe *con-* qui n'a pas du tout le même sens que son homonyme *impoli*, puisqu'il signifie « avec », et du terme *-vivial* qui ne signifie rien en français moderne, mais à bien tendre l'oreille on peut entendre « vive », ou mieux : « vie » !

« Pendant trois ans, écrit Michel en 1990, l'essor du Petit faucheur a reposé en partie sur sa convivialité. Travailler plus spécifiquement sur cet aspect a permis d'attirer un public et

de construire une image du lieu. Il nous semble que cet aspect a été un peu occulté depuis septembre 89 (...) Cette réflexion nous paraît d'autant plus importante qu'auparavant l'association y était très vigilante. Il existait une pression constante auprès de l'équipe pour obliger à faire l'effort d'aller vers le public, de l'accueillir, de passer du temps avec les spectateurs pour parler de la démarche du Petit faucheur. Cette notion d'accueil comprise dans le sens « aller vers le public » était très présente à travers les actes des membres de l'équipe et existait aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur ».

On vouait une telle adoration à la déesse Convivialité que je finis par demander à Michel s'il ne dispensait pas quelques cours de théologie : « On n'a pas du tout travaillé à une convivialité. Quand vous voulez être professionnel et que vous êtes serveur dans un café-théâtre, et que vous n'êtes pas serveur de métier, qu'est-ce qu'il vous reste ? Le sourire. Il vous reste à faire passer votre manque de professionnalisme à travers d'autres ficelles : la convivialité. »

Et quand le sourire ne fait pas son effet, il faut employer les grands moyens pour la faire passer cette sacrée bon sang de convivialité. C'est ainsi que Didier Legouzouguec déclara un soir : « Le spectacle ne commencera pas tant que cette de Saint Landelin ne sera pas liquidée ! ». En vantant les mérites de sa bière, le ton de sa voix est déchirant. Il a le verbe haut et pathétique comme un Breton qui nous parlerait de son pays. « Finalement, il l'a vendue sa caisse (...) Dans un circuit commercial normal, on ne se permet pas de desserrer les cravates, est-ce qu'on se permettrait ce genre de plaisanterie ? » analyse Michel.

Avait-on tellement hâte d'assister au spectacle annoncé pour fondre avec tant de frénésie sur ces innocentes bières ? Levons un coin de rideau sur la programmation.

CHAPITRE 12

Où l'on rapporte comment au Petit faucheur de grandes peintures du jazz trouvèrent chaussure à leur pied

C'est pendant un hiver et plutôt par hasard que Bernard Lubat pousse pour la première fois la porte en bois du Petit faucheur. Ses yeux humectés se posent sur un piano droit et blanc. Il se dirige d'emblée vers le petit engin, bien décidé à faire vibrer sa corde sensible. Il joue en effet, et la chaleur qui se dégage de sa musique fait un instant oublier la température particulièrement basse de cette journée. Il joue, et la virtuosité de son jeu fait un instant oublier la grosse paire de gants en cuir qu'il porte aux mains. Soudain, illuminé, il se tourne vers Michel et s'écrie : « Mais c'est un lieu de jazz ! ». Sur ce, il fait la promesse de repasser plus tard, avec quelques amis. Le premier de ceux-ci sera le saxophoniste Michel Portal.

La venue en 1986 de ces deux peintures françaises du jazz au 23 rue des cerisiers tint du miracle quand on sait qu'elles étaient presque fâchées à mort depuis quatre ans. La rencontre risquait de se changer en échauffourée, mais ce n'est rien d'autre que des épousailles qui furent organisées devant un public ravi, vous pensez. La noce trouva son comble lors d'un échange entre les deux musiciens. Cependant que Bernard Lubat part dans un solo de melodika, Michel Portal se tourne vers lui et lui murmure tendrement : « Tu aimes ce que tu fais ? » et l'autre de répondre avec autant de tendresse : « Non, mais je me méfie de

ce que j'aime ».

Si bien qu'après avoir si superbement dit « oui » tous les deux devant le public observant un silence religieux, il ne restait plus qu'à leur passer la bague au doigt, ce que fit l'équipe après cette soirée riche en émotions, en décernant à Bernard Lubat le titre de « sponsor honorifique » du Petit faucheur (et non pas comme il se nommait lui-même « le penseur soporifique »). « Il y a des gens comme ça qui ont transporté le Petit faucheur » assure Marie-Thé Clair, les yeux pétillants de malice.

Le duo forma le premier maillon d'une longue chaîne de concerts de jazz, dont l'immanquable qualité fera dire au respectable et prodigieux Jazz Magazine en juin 88 : le Petit faucheur, « une des meilleures programmations jazz en France ».

Ajoutons que les plus grands jazzmen s'accommodent très bien des dimensions du petit lieu : il a la saveur traditionnelle du club, avec en plus une manière d'être underground sans vices et ni petites mauvaises odeurs, puisqu'il est strictement interdit de fumer pendant le spectacle, l'extracteur de fumée produisant un bruit effroyable lorsqu'il fonctionne.

Les amateurs de la matière jazzistique vont bientôt faire de notre café-théâtre une plaque tournante. « Des appels arrivent d'Angleterre, des Etats-Unis. Sur une tournée européenne, des musiciens de grande renommée (musiciens de Miles Davis notamment) vont décider, entre trois ou quatre grosses dates, de faire une halte au Petit faucheur. C'est comme ça que l'on verra débarquer Mike Westbrook, Steve Lacy, Siegfried Kessler, Eric Watson, John Lindberg... » écrit Le Monde de la Musique en décembre 89. Quant aux retombées tourangelles, elles furent d'abord encourageantes, le jazz bénéficiant d'un effet nouveauté à Tours.

Pendant ces trois années de 1986 à 1989, des années qu'on appellera « associatives », le jazz fait son trou dans la programmation auprès d'une chanson de plus en plus moribonde. Un trou qui ressemblait fort à celui que fait un déficit financier. C'est en tout cas le constat que fait l'équipe du Petit faucheur lorsqu'elle se réunit en juin 88.

CHAPITRE 13

Qui traite des inconvénients qu'il y a à se réunir dans une poubelle

19 juin 1988. Ah, comme il fait beau ce dimanche dans cette superbe campagne tourangelles, dont les plus éminents météorologues disent qu'elle bénéficie d'un micro-climat, qui la protège des rigueurs de l'hiver et des brûlures de l'été ! Et comme il fait bon se réunir en assemblée générale ordinaire, l'occasion de voir ses petits camarades en dehors des heures de service, de mettre à jour ses connaissances en matière de bonnes blagues de fin de repas !

C'est Anne Denis qui parle : « C'était au lieu-dit la Jaye (ça veut dire poubelle en argot) dans une maison qu'on nous prêtait. On se réunit là-bas parce qu'au mois de juin c'est plus agréable avec un petit barbecue. »

Au dessert, on prévoit d'analyser la situation financière du Petit faucheur : « Je me souviens, j'avais fait de beaux schémas statistiques, continue Anne, c'était sous forme de

pyramides non de colonnes » (délicieuse précision architecturale derrière laquelle vous noterez une préférence pour la forme égyptienne). Mais derrière sa présentation irréprochable, le dessert recèle un goût amer : en effet, le jazz joue les trouble-fête. Il demande 70 000 Francs pour combler son déficit annuel. C'est énorme. Est-il aveugle, est-il sourd, bizarrement Michel Audureau argumente encore en sa faveur : il veut garder le fils ingrat dans la famille, et même coupable il le protège, prétextant qu'il est encore jeune et qu'il doit faire ses preuves. Mais le bât blesse, le bœuf s'emballe et la charrue chancelle. En un mot, le doux rendez-vous bucolique tourne à la vinaigrette.

C'est Jean-Charles Thélot, le premier et peut-être le seul d'ailleurs, qui s'indigne. J'entends Anne Denis extraire péniblement de sa mémoire ce souvenir aussi précis que douloureux dans un souffle encore empreint d'une intacte intensité dramatique : « Jean-Charles est parti. Il s'est levé en disant que ça ne pouvait pas durer et s'il y avait eu une porte, il l'aurait claquée ». J'entends aussi Marie-Thé Clair réprimant avec la plus grande peine un subit ricanement convulsif, décrire de la sorte l'assemblée : « Un très mauvais souvenir... ». « À cette réunion, je pars en claquant la porte ! » nous apprend Jean-Charles, se rappelant à l'occasion et contrairement à Anne, l'existence de la mystérieuse cloison boisée pivotante.

Ce ne fut pas une faille, mais plutôt un débat qui s'ouvrit, sous l'impulsion de Jean-Charles, qui tient d'ailleurs à relativiser l'événement : « Il n'y avait pas de combat : on avait un âge et une forme d'esprit qui faisait qu'on envisageait tout ».

Voici les différentes parties qui s'opposent au cours de ce débat : d'un côté ceux qui considèrent le jazz comme une musique innovatrice, correspondant à un réel besoin à Tours, de l'autre ceux qui ont peur de voir leur Petit faucheur devenir un club privé, ne s'adressant plus qu'à une élite. Jean-Charles Thélot est chef de file de la contestation, il est en total désaccord avec l'orientation jazz qui lui semble ne pas correspondre aux membres de l'association ? Il est convaincu que rentrer dans ce type de démarche, c'était aller au « plantage à terme » selon sa propre expression. Il s'explique : « Pour moi, le Petit faucheur devait fonctionner et fonctionnerait grâce à des subventions et que ces subventions devaient être forcément proportionnelles à un nombre d'entrées ». En d'autres termes, s'adresser à un public jazz correspondait à son avis à une sorte de marginalisation, opposée à une démarche populaire, et, en exagérant, proche par ce fait du détournement de fonds publics.

Les plus éminents historiens (qui s'accordent à donner le même nom à cette période trouble de l'histoire du Petit faucheur : « un clash à la campagne ») tiennent à préciser qu'on ne peut parler de schisme. Seul Jean-Charles Thélot, militant dans l'âme, prend le taureau par les cornes. La plupart des bénévoles qui s'investissaient, le faisaient dans ce que le lieu pouvait leur proposer d'aventures au quotidien, s'intéressant d'avantage à la « mécanique » du café-théâtre. En d'autres termes plus crus, on prenait plaisir à huiler la machine et réparer les fuites, sans se soucier pleinement des grands débats théoriques.

Cette fois pourtant, la note est salée. Ajoutons que Michel Audureau, seul permanent à l'époque, ne recevait pas le moindre salaire en contrepartie de son travail, ce qui faisait d'avantage apparaître comme incongru le maintien d'une activité déficitaire. Mais c'est Michel justement qui va trancher : « Je savais qu'on n'était pas une cavalerie lourde mais des chevaux légers et qu'il fallait nous battre sur des domaines pointus ». Et celui sur lequel il jette, souverain, son dévolu : c'est le jazz. Mais au domaine pointu on risque de se piquer...

CHAPITRE 14

Où l'on apprend comment il peut y avoir parfois de l'eau dans le gaz entre le jazz et la java

Toi, mon vieux Claude, de ta lointaine Occitanie, entends cette histoire étrange et pathétique, celle d'une salle de spectacle qui fut sans doute un des derniers bastions de la chanson française. Elle lui tint la main et l'accompagna jusqu'à cette dernière tombe de sommeil. Entends à présent les cuivres s'avancer, la contrebasse glouglouter et les balais épousseter les peaux. Ceux-là ont l'odeur reconnaissable d'une mort annoncée, d'un inexorable déclin : le jazz a chassé la java, n'en déplaise à certains. « Versons une larme, écrit Loïck Gicquel, il y a belle lurette maintenant que le Petit faucheur n'est plus le repère sympathique de la chanson française ».

Michel Audureau se révèle un farouche défenseur d'une programmation axée presque essentiellement sur le jazz, qui, selon lui, est une musique « synthétique d'une époque et quelque chose de porteur. (Elle) porte toute l'acceptation des différences dans sa structure même (...) c'est presque inscrit dans ses gènes. La notion de différence est sans doute la plus noble des années 90 ». Ces arguments, il ne les avance pas en l'état en juin 88, mais « intuitivement, ils sont déjà chez moi à ce moment (...) La notion de jazz apportait une dimension de recherche et de culture qui nous semblait à tous, à mon avis, intellectuellement plus satisfaisant ».

On pourrait dire qu'en définitive, cette musique est l'objet idéal de recherche au sein du « laboratoire culturel » qu'est le Petit faucheur. Elle vit par et dans une mouvance qui en fait un de ses principaux caractères, elle est l'incarnation tangible dans l'art d'un fabuleux métissage, ce qui la rend irrémédiablement insoumise aux modes et définitivement en marge du marché.

Pourtant, les plus éminents musicologues s'accordent à dire qu'en cherchant bien, on peut trouver, si si, dans la chanson des composantes naturelles sur l'alchimie desquelles il ne serait pas inutile non plus de se pencher. Alors ? Les bénévoles en blouse blanche auraient-ils succombé à la discrimination musicale ? C'est d'autant plus étonnant qu'ils étaient dans leur majorité plutôt tenté par une autre aventure : « Le jazz... nous on sentait pas quelque chose de porteur. Je crois qu'on n'avait pas les mesures de tout. On pensait que le choix se ferait plutôt sur la variété » ajoute avec une pointe de regret cachant mal un brin de rire, Marie-Thé Clair. Tout cela donnerait-il raison à la fameuse ritournelle de l'ami Nougaro ?

C'est Anne Denis qui apportera une réponse claire au dilemme : « J'ai le sentiment, dit-elle, que le projet du Petit faucheur tel qu'il était défendu était plus un projet social. C'est le jazz qui a été choisi, mais ça pouvait être une autre forme de musique ; l'objectif étant plutôt d'amener des gens à la culture, à découvrir des choses nouvelles ». « Amener le public à accepter, à comprendre, à aimer ou à détester un spectacle qu'il ne serait jamais allé voir avant... On doit sortir d'un spectacle changé » conclut Michel Audureau (Le Monde de la Musique, décembre 89).

Lorsqu'elle quitte la Jaye, l'association a décidé de reconduire le jazz. Reste à savoir sur quelle voie, car sa carte routière est plutôt vaste. C'est le jazz « cool » qui d'abord

remporte les suffrages : Hal Singer, par exemple, est prévu au programme. Un jazz plus accessible donc, pouvant remotiver les troupes, un compromis en somme. Mais au sortir de l'été 88, Michel oppose son veto : « On ferra des choses plus pointues » déclare-t-il d'une voix acérée. Aurait-il donc chassé de sa mémoire les neiges d'antan ?

CHAPITRE 15

Où l'on raconte qu'on chante encore dans la chaumière des cerisiers qu'il a neigé sur Yesterday

Une certaine surexcitation gagne notre homme, visiblement il bout. Il veut tout dire et de tout se souvenir. Mais six ans ont passé depuis son départ du Petit faucheur, et sa mémoire fait un premier tri qui ne lui sied guère.

Olivier Catin est le premier specimen d'objecteur de conscience engagé par Michel Audureau en 1986. En cela, il est le témoin idéal d'une époque, qu'on nomme l'ère glaciaire, pendant laquelle le lieu se cherche, expérimente, et connaît de sérieux revers, qui, avec le temps, se sont transformées en croustillantes anecdotes, que l'intéressé brûle de raconter en détail.

D'autres réunions, d'après lui, dont la question centrale fut la fiabilité d'une programmation jazz précédèrent celle de la Jaye. « Moi, nous dit-il, j'ai toujours défendu le fait qu'il fallait évoluer vers cela (...) Ça nous semblait le meilleur moyen de continuer à faire un travail de qualité... et la conception du Petit faucheur à ce moment-là c'est aussi un laboratoire d'expériences. On s'aperçoit vite que dans le jazz, il se passe plein de choses ». C'est le moins qu'on puisse dire.

« On s'est attaqué au départ à des trucs qui étaient hard (...) Quand on a fait venir Annick Nozati, on avait huit personnes dans la salle et au bout d'une demi-heure, il n'y en avait plus que quatre... il fallait être sacrément convaincu de continuer dans cette pensée-là ! », s'écrie-t-il. C'était en hiver. Annick est venu faire des vocalises au Petit faucheur : « Elle ne chante pas pour passer le temps qu'il lui reste à vivre, peut-on lire dans le programme de l'époque, elle chante ce temps de toute urgence pour vivre, en gueulant, hurlant, criant du plus profond de son corps, du plus douloureux, pour atteindre le vertige ».

Les premières expériences jazzistiques furent quelque peu refroidissantes. « Je me demande même s'il ne neigeait pas » continue de se souvenir avec angoisse notre Olivier. « Il faisait un temps pourri, on avait Annick Nozati dans la salle... enfin c'était assez impressionnant ! »

Des fois on avait des frapadingues en face de nous (...) par exemple quand on a fait venir Siegfried Kessler, on aurait pu très bien arrêter ». Ce fut un des plus cuisants cas de divorce d'avec le jazz. « C'était un alcoolique fini... il n'a pas vidé la cave mais toujours est-il qu'on a eu des déboires avec lui. On a été obligé de l'emmener à l'hosto parce qu'il avait des périodes de delirium tremens. Quand il n'avait pas sa boisson, il perdait complètement la tête. On l'a retrouvé le lendemain du premier concert complètement bourré autour des halles, où il faisait scandale partout. Il a été emmené en ambulance, vu par un psy... On a annulé le

spectacle et décidé de le ramener chez lui à Paris avec sa bagnole ».

« Dans ce cas-là, tu te dis, on veut bien faire du free jazz mais... si on tombe sur des cinglés comme ça à chaque fois ! » Juste revendication, monsieur Catin, d'autant plus que des cinglés dans le jazz ce n'est très certainement pas ce qui manque. Et quand on pense qu'il y a des gens qui se déplacent pour voir ça... brrr... ça fait froid dans le dos ! Mais en voici la preuve : « C'est vrai, nous dit encore Olivier, je crois que c'est à partir de ce moment-là (...) que le groupe Bernard Aimé a commencé à se former (...) C'était une bande de copains qui étaient en demande de spectacles de jazz ». Fallait-il avoir si faim pour manger du Nozati, si soif pour boire du Kessler ? Je vous propose au chapitre suivant des éclaircissements sur ce que d'éminents stratèges ont appelé : « la grande invasion des amis de Bernard ».

CHAPITRE 16

Où l'on fait connaître qui est ce mystérieux Bernard dont tout le monde parle en tapinois, et comment en sus on prépare le magret de canard

Au téléphone, j'insiste pour le rencontrer. Il accepte à une condition : que ce soit lui qui paie la note du restaurant. Il n'en fallait pas plus pour me convaincre de la munificence de Bernard Aimé. Et voici donc ce que mon dictaphone a retenu de sa rencontre avec Michel Audureau (évidemment je vous passe les bruits de fourchettes, les déglutitions et autres parasites fréquents en pizzeria) : « Un jour, je suis venu boire un coup au Petit fauchoux avec un copain. On était bien bourré. Il était trois heures du matin... et Michel était là. »

Ils se mettent à discuter poliment de tout, de choses fondamentales entre autres, c'est-à-dire de vins et de jazz. Ils poussent loin la conversation, jusqu'au point où la charge affective proportionnelle aux taux d'alcool dans le sang leur permet enfin de passer au tutoiement. À ce moment, Bernard, invité à donner son avis sur l'affaire Petit fauchoux, dit à Michel : « C'est de la merde ton truc ! ». Il n'en fallait pas moins au patron du lieu pour avoir la plus grande estime de cet homme au franc parler. Quelques jours passent avant qu'il se décide à solliciter ses compétences : « Si c'est de la merde mon truc, t'as qu'à en faire quelque chose ! » lui rétorque-t-il. « On fait du jazz », s'entend-il répondre.

Ainsi l'on peut conter les premiers pas, vaguement chancelants, d'une longue collaboration, qui perdure aujourd'hui. Pourtant, rien apparemment ne prédisposait à cette rencontre. C'est Michel qui nous livre le secret de leur nature contradictoire : « ça nous serait difficile de partir en vacances ensemble (...) lui va vouloir boire des verres alors que moi j'adore ça... lui veut les boire et il n'en boit pas de trop, et moi je ne veux pas les boire et j'en bois beaucoup ». Vous noterez les différences de fond qui séparent nos deux hommes.

Pourtant la rencontre est déterminante. Ce Bernard est un collaborateur précieux. Journaliste à Jazz Magazine et habitué des buvettes des festivals du genre, il a l'échange facile, et s'est par conséquent fait un tas de petits copains parmi les musiciens. Il se chargera dorénavant de la programmation spécifiquement jazz au Petit fauchoux. Un lieu qu'il apprend vite à connaître : « Le Petit fauchoux, c'est du bricolage, c'est de l'amateurisme parfait. Moi, ce qui m'étonne le plus c'est que ça marche (...) ça tient beaucoup à la personnalité de Michel... faire travailler des gens gratuitement depuis des années » dit-il en riant. Nous voilà

renseignés à la fois sur le salaire du bien Aimé, et sur la méthode de travail de Michel Audureau. « Mon plus grand savoir faire, c'est du savoir faire faire » confirme ce dernier. « Toutes mes idées sont les idées des autres, je les pique. À la tête de la pyramide, je pompe ».

Et cette matière grise qu'il pompe, il en fait un bel et solide staff, en bon travailleur manuel qui se respecte. C'est-à-dire « un mélange plastique de plâtre, de ciment et de glycérine servant à composer les ornements moulés », peut-on lire dans le moins informé des dictionnaires. Il s'entoure d'un staff à l'échelle humaine, ou encore d'un groupe de professionnels qui apporte une aide technique au Petit faucheur. Distribution des rôles : Bernard Aimé le plâtre, Jean-Charles Thélot le ciment et Pierre-Yves Delarue la glycérine.